

CONCOURS DE NOUVELLES

Par ordre de réception - N° 4 = Gagnant du concours

1 - GRANDIR

Maria Angèle / Jeanine

2 - LE SAUVETAGE

Nathalie Farnier

3 - RENARD

Mathilde Saurat

4 - REVES A VENDRE - LAUREAT

Thomas Groux

5 - CET INSTANT PRECIEUX

Lola Berthomé

6 - ET HOP, UN TOC !

Christine Droit

7 - SANS TITRE

Sandrine Lérat

8 - LA BALEINE BLEUE

Laurent Baudrier

9 - RENDEZ-VOUS MANQUÉ

Louise Lazlo

10 - SALADE DE MOTS

Violaine Guillerme

11 - VITRINE EN COURS

Basile Alyve / Yve Bressande

12 - FOUTUE JOURNÉE

Béatrice Aupetit-Vavin

13 - PAPOTAGE ÉTOILÉ

Annie Devidal

14 - LA DAME AU CARNET BLEU

Christine Ballu

15 - SES MAINS

Annie Fantino Luyssen

16 - LE CHEMIN LE PLUS COURT
Frédéric TAIAR

17 - LE REVEUR
Faustine MATHEVET

18 - L'ANGE GARDIEN
Dominique ORLIAC

19 - LUCIA
Blandine DUMONT

20 - L'AGENT 600 CONTRE LE DOCTEUR MINI
Louka MILLOT - 7 ANS

1 - Grandir

Grandir, Les mains dans les poches, je sors marcher. Un soleil d'une rare puissance m'éblouit. Je ne vois rien, jusqu'à ce que mes pupilles s'habituent. Ai-je grandi pendant la nuit ? Autour de moi mon quartier à rapetissé. L'immeuble de douze étages m'arrive à l'épaule, les autres vont du genou à la hanche. Je vois sur les toits, sur les balcons. Dans les étages, sans volet, sans rideau, la vie se déroule comme au théâtre. Une vieille dame aux cheveux blancs comme neige, parle à son chihuahua en lui donnant sa pâtée. Un jeune couple sort nu du lit. Un homme, en costume, boit son café debout, prêt à partir au travail. Plus loin une mère, réveille ses enfants. Le bol de céréales attend près du mug de chocolat. Ah, mademoiselle, en short et débardeur, fait son yoga. La circulation s'intensifie. Les voitures ressemblent à des coccinelles et mon pied les dépasse. Sur le trottoir les piétons sont des puces. Me voient-ils ? Pas un ne lève la tête. Ils font comme si je n'existais pas. Dans le parc je domine les arbres. Je touche le sommet du pin de l'atlas. Je cueille quelques fleurs sur le marronnier. Dans ma main on dirait des pâquerettes. Je voudrais m'asseoir mais j'ai peur d'écraser le banc. D'ailleurs sa surface serait trop juste pour que j'y pose mes deux fesses. Je suis condamnée à rester debout. Brusquement une angoisse m'étreint. Et si mon immeuble avait aussi diminué ? Mon chez moi me sera-t-il proscrit ? La peur me tourneboule les entrailles. Je transpire à grosses gouttes et je pleure, pleure comme une fontaine, pour exorciser cette hantise. L'anxiété m'a fermé les yeux. Je ne vois plus rien autour de moi. Ce que j'avais cru une magnifique aventure tourne au cauchemar. Le soleil a disparu. Une nuit oppressante m'enserme tout le corps. Dring...Dring... Je stoppe le réveil. J'ouvre les yeux sur les murs de ma chambre. Mon oreiller est trempé. Mon rêve était-il réalité ?

Signature : Maria Angelle (Jeanine)

2- Le Sauvetage

D'abord les odeurs. Assise sur le vieux fauteuil de cuir élimé du salon, elle les convoquait pour initier les songes.

Au début, il s'agissait toujours des odeurs de l'été, sa saison préférée. Le thym que l'on froisse entre le pouce et l'index et elle se retrouvait à lire Pagnol sur la colline de son enfance, son livre appuyé sur des jambes juvéniles, celles d'un corps pas tout à fait formé.

Par la suite, elle s'exerça avec le toucher. Même rituel. Elle se concentrait sur le collant de la résine. Le pin où elle avait construit une cabane avec de jeunes voisins. Dix ans. Leurs doigts poissaient de ces traces sombres, mélange de térébenthine, terre sèche et sueur joyeuse.

Puis il y eut un « voyage » différent. Odeurs entêtantes de terre humide et de moisissure ; réminiscence d'une exploration souterraine entre copains de fac. Mue par un instinct soudain, elle s'écarta de cet excitant souvenir de spéléo pour emprunter un étroit boyau. Cette entaille à son histoire lui valut une longue estafilade et la ramena. Médusée, elle vit apparaître une ligne blanche sur son avant-bras tandis que la douleur s'estompait dans un lointain passé.

Un monde de possibilités s'ouvrit alors qu'elle tenta d'explorer, d'abord maladroitement avant de gagner en précision.

Aujourd'hui, elle sollicite le froid glacial, celui qui anesthésie les membres et l'âme. Comme elle l'espérait, son corps a la vingtaine. Cette montagne abrupte elle la connaît pour y avoir randonnée des années après... ou avant...

Il est là. Elle l'espérait ardemment. Elle participe à un évènement qu'elle n'a pas vécu elle-même mais qui l'a puissamment marquée. Elle a réussi. Faire coïncider le lieu et la date a nécessité cinquante voyages, peut-être cent. Il lui tourne le dos. Pourtant c'est bien lui, ce ne peut être que lui dans le froid mortel de cette aube de nouvel an. Il est torse nu et elle comprend qu'il a d'abord voulu mourir de froid avant de s'élancer de la falaise.

Mais elle est *là* contrairement à ce jour-là. Elle l'appelle. Il se retourne, hagard. Alors elle parle. D'apparence, elle a le même âge que lui alors qu'elle en a maintenant plus du double. Elle argumente doucement, longtemps, forte d'une expérience qu'il n'a pas encore.

Quand enfin elle le voit s'éloigner du précipice, qu'elle a lu l'apaisement dans ses yeux, elle le laisse en caressant doucement le cuir râpé du fauteuil.

Signature : Nathalie FARNIER

3- Renard

Lorsque j'entre dans la forêt, un renard m'attend. Il frôle mon corps, vive lumière, étrange et menaçante.

N'aie pas peur, dit-il, la forêt t'épie, la forêt t'épouse, elle crée union et désunion. Elle te gobe.

Mais je suis là, les pieds dans l'humus, ouverte aux mouvements. Je me dévêts pour mieux toucher du bout de la peau les infimes variations qui murmurent, qui m'étreignent.

Mais je suis encore là, nue dans le vert fondant des choses. Je m'allonge, et je me plie et me déplie et j'écarte les bras. Je suis si petite, si fragile, je vais m'évanouir dans l'intensité, dans l'expressivité des êtres autour de moi.

Je suis là, je suis renard.

Ma peau est chaude, fourrure et queue, oreilles qui pointent, dents acérées et moites. Je bondis, libre, éclatante et brûlante. Je glisse et glapis et gémis, les sons tous les sons se répercutent à l'intérieur de moi. Je suis pleine à craquer de sensations et de variations uniques et multiples. Je me roule dans les urines des animaux de la terre, je croque la boue à pleines dents, je me faufile hors du regard, à moitié dissimulée, à moitié disparue, affranchie des contrôles, des violations, des inhibitions.

Je suis là, dans la nuit sombre des désirs refoulés.

J'y suis folle, sauvage et déstructurée. J'éclate dans la démesure et enfin je m'abandonne : l'humus glisse sous mes pattes, les branches m'échappent et la terre m'entoure. Je suis vivante et fertile au fond de moi.

Je me disloque au plus haut des possibles. Je passe le seuil, je franchis l'interdit et je m'ouvre plus large encore, éclatée et condensée tout à la fois. La nature, d'une dernière puissance gigantesque et aveuglante, me frappe, vive, pointu, et acérée.

Je hurle et enfin, j'accouche de moi-même.

Signature : Mathilde SAURAT

4- Rêves à vendre

Je gagne ma vie en vendant mes rêves. Ou plutôt j'essaie. C'est compliqué car la qualité de mes rêves dépend grandement de ma qualité de vie. Et inversement. Un temps, j'ai voulu favoriser la quantité à la qualité. Je dormais vingt heures par jour et je bradais deux rêves au prix d'un. Mais personne ne voulait de rêves aussi pauvres, et ces cadences infernales m'épuisaient au point de ne plus pouvoir dormir. Alors je fais de mon mieux avec la réalité que j'ai. Mais le monde ne fait pas rêver ces temps ci. Et ceux qui ont les moyens d'acheter des rêves d'un monde meilleurs sont satisfaits de celui-ci. Je songe à me reconvertir dans la vente de cauchemars. Voilà un produit qui rapporte.

Signature : Thomas GROUX

5- Cet instant précieux

A l'instant où elle me parle, mes yeux commencent à s'imbiber de larmes. Elle a touché un point sensible, elle a su me libérer d'un poids qui m'était trop difficile à porter, elle m'a prise dans ses bras, et je me suis sentie acceptée. Acceptée avec ma lumière, ma fragilité et mes erreurs, acceptée avec toutes mes ratures et ma plus belle écriture intérieure. Ses mots sont une caresse, son regard est rempli de tendresse, je voudrais que jamais ce moment ne cesse.

Cet instant crépite encore dans mon corps, il fait un bruit de bonheur. Je me sens bien lorsque je pense à ce silence suspendu, lorsque mon cœur s'est ouvert pour la première fois, cet instant n'a pas eu besoin de mot, cet instant était comme un cadeau. Je suis heureuse et apaisée. Être qui je suis ne m'a jamais semblé aussi naturel, et d'une telle facilité. Il y a ces personnes qui ont le pouvoir de sublimer ta confiance en soi qui s'écaille, il y a ces personnes avec qui tu parles, qui accueillent avec autant d'amour, tes joies comme tes failles.

A l'instant où je vous parle, je pense à ce moment-là, où une belle personne a su ranimer la beauté qu'en moi je ne soupçonnais pas !

Signature : Lola BERTHOMÉ

6 - Et hop, un toc !

Tous les jours, Alice se lave les mains. Dix fois, cent fois par jour elle se lave les mains. Les grands médecins ont dit à sa mère qu'elle souffrait de « Toc », ça veut dire trouble obsessionnel compulsif. Pas difficile à comprendre n'est-ce-pas ? Depuis c'est devenu un jeu entre elles. A chaque fois qu'elle se passe les mains sous le robinet, « hop, un toc » et elles éclatent de rire toutes les deux. Alice regarde ses mains avec attention, ses mains qui pourraient lui échapper si elle ne les tenait pas en laisse, propres, toujours propres. Les grands médecins n'y connaissent rien, ils ont de grandes mains sales qui lui triturent la tête en lui posant des électrodes pour mieux connaître le fonctionnement de son cerveau. « Et hop, tu verras, on ne sent rien. C'est comme un rêve et au réveil tu seras dans une autre réalité » ! Alice ne voit pas le rapport avec ses mains. Elle les fixe intensément, elle cherche ses poches pour les y enfouir. Mais hélas, pas de poche à la tunique d'hôpital qu'on lui a fait revêtir. Elle voudrait que ses mains disparaissent, elle voudrait disparaître toute entière, échapper aux yeux inquisiteurs des grands médecins, à leurs mains indiscretes. Alors elle ferme les yeux au monde qui l'entoure, s'échappe pour un temps, entre rêve et réalité. Juste avant de sombrer dans un sommeil artificiel, elle quitte son enveloppe corporelle et rêve d'un monde sans mains, un monde de manchots où il ferait bon vivre, loin de cette réalité qui l'encombre. Quand on est inconscient, le temps n'existe plus. Dans sa tête, la petite musique de sa mère : Et hop, un toc, et hop deux tocs, et hop... Et quelques mots d'une chanson qui lui reviennent en mémoire :

« Je t'écris de la main gauche
Celle qui n'a jamais parlé
Elle hésite, elle est si gauche
Que je l'ai toujours cachée
Je la mettais dans ma poche
Et là elle broyait du noir
Elle jouait avec les croches
Et s'inventait des histoires » (Danielle Messia)

Signature : Christine DROIT

7 - Sans titre

- « T'es qui, toi, pour l'ouvrir, pour donner ton avis, comme ça ? Ça fait même pas une semaine que t'es là et tu te permets déjà de la ramener !? »

- « Je voulais juste... »

- « Tais-toi, on t'a dit ! Oust ! Dehors ! Dégage ! La porte ! »

Clameur autour de la table. On crie HOURRA autant que haro. Les esprits s'échauffent. Chacun rit, parle sans filtre, boit du petit lait : « Qu'on la noie dans sa tasse, on fera une partie de pêche au canard ! Ah ah ! » « Oh oui, chouette ! Chouette ! Qui participe ? Plus on est de fous plus on rit ! »

La cafetière circule de main en main et la caféine, vertigineuse, entame une valse effrénée en robe ébène. Les tasses s'entassent, tours fragiles et sans magie, les tasses basculent, en vrilles se brisent, éclats de voix : « Que la nouvelle paie les pots cassés ! » Le café coule sur les dossiers, se répand sur la table. Un chat observe, d'un œil placide, cette ronde d'excités. A pas de velours, il s'approche bientôt d'une tache de café sur un dossier ouvert. Quelque chose remonte à la surface. Quelque chose de bleuté. Pas quelque chose, quelqu'une ! Blonde, à robe bleue. Elle tente de reprendre sa respiration. Dans la mare corsée, elle se débat, s'agrippe aux chiffres du graphique qui l'entoure. Mais les nombres sont lâches, ils la laissent sombrer. Et là voilà qui coule à nouveau. Elle boit du noir, contre son gré. Soudain, de l'aigu vivifiant lui chatouille les oreilles, un chant de sirène. Déclat, sursaut.

Alice se réveille. Légèrement en retard, sapée de travers, elle tente de débrancher ses perfusions de caféine, n'y parvient pas, s'énerve, tire sur les fils, les arrache d'un coup sec, renversant tasses vides et bouquins, avant de sortir de chez elle. Elle n'est, en fin de conte, qu'une petite nouvelle sous caféine.

Signature : Sandrine LERAT

8 - La baleine bleue

J'ai un petit carnet dans le tiroir de ma table de chevet. Il y a une baleine bleue dessinée dessus. Et un crayon à papier juste à côté. Je m'en sers pour noter des idées, des brouillons d'écriture. Mais aussi mes rêves les plus marquants.

9/12/22 : "Une fille m'aborde et me dit que nous sommes sortis ensemble pendant un mois quelques années auparavant. Sauf que je ne m'en souviens absolument pas. Elle a des preuves (photos...). On s'entend bien. Mais ne serait-ce pas une manipulation ? Si en fait c'était une menteuse..."

Je voudrais les retranscrire en pleine nuit, au moment où les songes sont encore frais. Mais l'excitation induite par l'acte d'écrire m'empêcherait assurément de me rendormir. Et la lumière réveillerait madame ! Alors j'attends le matin. Le songe est moins frais, le souvenir édulcoré.

07/02/23 : "Le fait de s'asseoir sur des carreaux de carrelage blanc créé une dépendance de type addiction à la drogue"

Il ne reste parfois que des bribes, absurdes, absconses. Une histoire rêvée bien construite qui se transforme en bouillie vide de sens. Je note vite, écriture impressionniste et décousue.

17/02/23 : "Un monde totalitaire. Je m'échappe en remontant le toboggan d'une piscine"

Parfois, j'ai même honte de ce que j'écris. C'est tellement peu rationnel. Ce n'est tellement pas moi ! Mais n'est-ce pas justement le propre salvateur du rêve ? De briser les barrières de la conscience, de purger l'esprit en faisant émerger des pensées refoulées ?

02/06/23 : "Je travaille à Dubaï, centre mondial de la gestion et du stockage de l'information. Je trie des petits cartons. J'ai oublié tout ce que j'ai fait avant cette année en cours (lavage de cerveau ?). En cas de désobéissance, je serai envoyé sur la planète des Androïdes. Une seule façon de s'en sortir, un concours contre une équipe d'Androïdes."

Je me dis qu'un jour, l'une de ces idées farfelues pourrait même servir de point de départ à un film. Ou un roman.

18/05/24 : "J'ai un petit carnet dans le tiroir de ma table de chevet. Il y a une baleine bleue dessinée dessus"

Signature : Laurent BAUDRIER

9 - Rendez-vous manqué

Vous croyez à la réincarnation ? Au fait que certaines âmes se seraient rencontrées dans des vies précédentes et parfois se retrouvent pour une raison bien précise ? Je l'ai vu apparaître à la rentrée universitaire. Un nouveau, un peu plus âgé que les autres. Assez grand, châtain, les yeux clairs, les traits réguliers sans être extraordinairement beau ; il n'avait pas l'air à sa place, tout en paraissant très serein. Je l'ai reconnu tout de suite. Sûre et certaine - et le sourire qu'il sembla adresser dans ma direction m'a semblé tout naturel. Et pourtant, malgré la familiarité de son visage, j'avais beau fouiller ma mémoire, je n'arrivais pas à le replacer. J'avais le sentiment dérangeant que c'était la première fois qu'on se trouvait en présence l'un de l'autre et qu'il y avait une raison à cela. L'hypothèse était peu rationnelle, alors j'ai commencé une chasse aux indices qui a tourné à l'obsession et qui a duré des mois. Repérer ses horaires, en déduire sa classe. Je me suis procurée en douce les listes d'inscription. Eliminer les filles, enlever les noms improbables. Il restait une dizaine de candidats, mais aucun ne m'évoquait quoi que ce soit. Je continuais à le croiser de loin à l'amphithéâtre, au bas d'un escalier, sous les arbres - son sourire de Joconde sur les lèvres. Lui savait. Il avait relevé mon interrogation, il avait remarqué mes efforts pour comprendre et semblait s'en amuser avec bienveillance. Un jour, enfin, j'entendis quelqu'un l'interpeller : "Vincent !". Les éléments que j'ai pu trouver à partir de son identité complète confirmaient qu'on n'avait pas pu se rencontrer dans cette vie. Je ne lui ai jamais parlé - pour lui dire quoi ? A la fin de l'année, j'ai déménagé et je ne l'ai bien sûr jamais revu, mais j'ai suivi son parcours sur internet. Un parcours qui correspond en tous points à ma vie rêvée. L'univers me nargue.

Signature : Louise LAZLO

10 - Salade de mots

Un dimanche qui s'étire au soleil.

C'est l'heure de la promenade.

Les larges allées du parc sont bordées de grands arbres, témoins immobiles des préoccupations de chacun.

Les marcheurs se croisent et le temps d'un bref passage, leurs mots s'envolent et se mélangent en une salade hétéroclite.

« J'ai donné à manger au chat, alors / il m'a dit : tu devrais aller voir ton psy, mais / si on ajoute un peu de curry / c'est fini, il prendra plus la voiture / de toute façon elle était beaucoup trop jeune pour lui et puis / je t'ai dit d'arrêter d'embêter ta sœur, sinon / il va encore nous augmenter les impôts et avec ça / il pourrait faire un chouette cerf-volant ! »...

Sans s'en rendre compte, les promeneurs s'adonnent au jeu du Cadavre exquis, cher à Prévert et ses amis.

Ainsi mis bout à bout, leurs soucis s'évaporent, se diluent dans une grande salade de mots.

Signature : Violaine GUILLERMIER

11 - Vitrine en cours

Immobile sur un banc, chevelure châtain, visage fin, un soupçon de maquillage, petits seins pointus, taille fine, un peu rigide. Elle ne semble pas avoir remarqué la présence d'Adrien qui s'est assis à côté d'elle.

Une minute passe, Adrien se décide.

- Bonjour. Il fait beau, un peu frais vous ne trouvez pas ? Je dérange, non, c'est bien vrai ? Votre visage me semble familier mais...

Mille excuses, je ne me suis pas présenté. Adrien Dupin ; agent technique de l'environnement. Un métier d'avenir, avec la pollution, le réchauffement de la planète, on aura de plus en plus besoin de gens comme moi.

...

- Ce n'est pas dans mes habitudes d'aborder les femmes, je suis d'un naturel plutôt timide, aujourd'hui je ne sais pas, le printemps... Très jolie votre robe à fleurs. Vous l'avez achetée dans la boutique de mode, là en face ?

Cela ne vous gêne pas que je reste un moment ?

Une fois, quand j'étais gosse, un mois de mai comme aujourd'hui, je...

Stoppe là ! Si tu commences à raconter ta vie ! Ma vie n'a rien d'intéressant.

...

Adrien se gratte la barbe, y trouve quelques miettes qu'il jette aux moineaux. Il se rapproche.

- C'est agréable d'être là à discuter sans rime ni raison ? Peut-être pourrions-nous nous revoir de temps en temps sur ce banc ? Vous habitez le quartier ?

Elle ne répond pas.

- La réputation de bavardes que l'on fait aux femmes, je vois bien que ce n'est pas vrai. Vous en êtes une preuve vivante... Cette façon de rester muette, de me laisser parler. Ne seriez-vous pas psy quelque chose ?

...

- Avez-vous remarqué ces gens devant la vitrine ? Celle avec son téléphone à bout de bras, qu'est-ce qu'elle fabrique ? Elle nous filme ? C'est carrément gênant ! Je vais vous laisser.

Adrien se lève.

- Au revoir, merci de votre patience. Non, non, ne dites rien.

Il jette un dernier regard en arrière et s'éloigne.

Devant la boutique, les vendeuses sont hilares.

Sur le banc, insensible au froid comme aux rires, la jeune femme ne bouge toujours pas.

Signature : Basile ALYVE (Yve BRESSANDE)

12 - Foutue journée

Foutue journée. J'aurais dû m'en douter : Je m'étais levée du pied gauche. Rentrée du travail je suis fourbue. Je vais au salon, je balance mes chaussures sans même prendre la peine de mettre mes pantoufles et je m'affale sur mon canapé. Tellement fatiguée, je m'endors presque aussitôt. Pas pour longtemps : Voici que je me réveille en sursaut : je sens le plancher trembler sous mes pieds. Sur le mur en face de moi le portrait de ma mère me regarde de travers. Qu'est ce qui lui prend ? A ses cotés la photo de mon père se décroche, il tombe sur la tête et me dit en souriant : « même pas mal ! ». Mais qu'est ce qui m'arrive ? Je me demande si ce n'est pas moi qui suis tombée sur la tête. « Eh bien non ça n'est pas toi » réplique mon père, c'est le plafond qui t'est tombé sur la tête. » Mon père qui me parle d'outre-tombe on aura tout vu ! Et en plus il n'a pas tout à fait tort : C'est toute une plaque du plafond qui s'est détachée, avec le lustre en plus. Mon beau lustre ! toutes ses pendeloques de cristal en mille morceaux. Souvenir du voyage de noces à Venise de ma grand-mère. « On s'en fout du lustre de la belle doche » dit mon père. De son tableau ma mère furibonde regarde la photo de mon père d'un regard tellement de travers qu'elle en bascule et me tombe dessus ; je pousse un cri. Mon chat vient de sauter sur mes genoux en me réveillant de mon cauchemar !

Signature : Béatrice AUPETIT-VAVIN

13 - Papotages étoilés

Sur la voie lactée, un banc, deux étoiles papotent

- Comment vas-tu ? ça gaze ?

- Ça va, ça brûle, ça brûle !

- Il te reste du carburant ?

- Hum, pour quelques milliards d'années seulement

- Le temps passe hélas

- Hélas le temps passe

- Te souviens-tu du moment de notre naissance ?

- Le chaos total, le désordre absolu, le fracas et les feux d'artifices de toutes les couleurs, c'était magnifique

- Oui maintenant tout est bien rangé, aligné, tout est calme c'est ennuyeux

- Tu exagères il y a bien parfois quelque petits pétards météores!

- Oui, quelques extinctions de masse, pas de quoi fouetter le chat.

- Pourquoi veux-tu fouetter le chat ?

- Parce qu'il a bu tout le lait de la voie lactée hi, hi, hi !

Puis cette mode, pour baptiser les petites nouvelles, autrefois on s'appelait Aldébaran, Canopus ou Soleil maintenant les jeunes s'appellent X315, Z trente-deux douze.

- N'importe quoi !

- C'est qui celle-ci ?

- Là ?

- Oui !

- C'est Bételgeuse, elle se cache sous les voiles de sa nébuleuse, c'est une sauvage, elle ne fréquente personne, ne dit jamais bonjour. Nous l'avons invitée plusieurs fois à nos pique-niques, elle a toujours refusé sous prétexte qu'elle est allergique au soufre. Bon d'accord nous avons tendance à mettre du soufre dans tous les plats mais je n'ai jamais entendu parler d'allergies au soufre. C'est une staranthrope (les humains disent misanthrope)

- Et celle-ci ?

- C'est Proxima du Centaure ma voisine, elle apprend à danser la biguine, elle projette de faire guincher les étoiles au clair de lune, elle est complètement zinzin.

- N'importe quoi !

- Le temps passe hélas,

- Moi je ne voudrais pas disparaître dans un trou noir, brrr un grand trou tout ...

- Noir !

- Oui tout noir où tout disparaît, sans mémoire, sans signature. Je préférerais finir en supernova.

- Oh tu parles quand tout est cramé on finit par ressembler à un vieux pruneau tout desséché.

- Oui mais au moins, les photos sont chouettes.

- Le temps passe hélaaaaaaaaaaaaas

Signature : Annie DEVIDAL

14 - La dame au petit carnet bleu

Assise seule à cette table d'un restaurant de village, insolente presque, la belle assiette de salade gourmande devant elle, ses couverts étalés, elle brandit sa fourchette d'un air conquérant!

Elle a de quoi intriguer, elle n'est pas ordinaire et alentours, si personne ne se choque plus d'une table de solitaire, d'aucuns ne parviennent pas à la faire rentrer dans leurs clichés.

Face à la serveuse, elle a le sourire bienveillant et profond, comme une certitude que le monde tourne au plus près du bonheur ambiant.

A des instants subits, elle lâche son couvert, prend son crayon, agrippe le petit carnet bleu devant elle, et l'ouvre pour le couvrir de mots. Mu par un ordre impérieux venu de l'intérieur, le crayon court dans un instant de folie, et son visage reflète alors un apaisement, tel le miroir d'une sérénité intérieure retrouvée.

Ses oreilles bourdonnent, ses yeux se plissent, son cœur est tout plein de pansements, mais le visage n'est-il pas fait pour se diriger vers l'avant ? Il faut ici s'arrêter pour regarder devant, vers demain, sinon l'on tombe à avancer sans regarder où l'on va. Elle n'en finit pas d'avoir des choses à voir, elle n'est jamais rassasiée des découvertes à venir !

Mais elle est là, seule.

A bien la regarder, elle a un chagrin au bord des yeux, un échec dans le regard, mais aussi une impatience de vivre dans les mains, une soif de lendemains qui chantent dans son appétit, une énergie vitale dans son coup de fourchette et sa façon de ne rien perdre en léchant ses lèvres mouillées de sauce ...

Elle écrit une phrase glanée au détour de son émoi meurtri : "On voit mieux avec des yeux qui ont pleuré". Sur quoi a-t-elle tant pleuré ?

Sur elle-même et ses espoirs déçus, ses élans écrasés, sa confiance trahie, ses valeurs bafouées, sa bonne foi humiliée, ses colères inutiles, sa fierté naïve, ses propres erreurs... Et sans doute la tristesse d'avoir vécu de plein fouet ces attaques dont elle n'est pas certaine aujourd'hui d'avoir été le bon objet, même si elle en a été la cible.

Elle veut toujours tout expliquer, tout comprendre et pourtant, elle le sait désormais, il n'y a souvent rien à comprendre, sinon à accepter.

Et être là, seule à cette table de restaurant, c'est écrire ce qui vibre en elle, c'est poser ce qui lui est essentiel, c'est chercher sa raison d'être, c'est trouver le sens de ses pas, sur la route qui reste devant elle.

Signature : Christine BALLU

15 - Ses mains

Deux chemins s'offrent à moi. Je choisis le petit bois. A l'entrée, une barrière empêche l'accès à tout ce qui est motorisé. Même les vélos auraient du mal à la franchir, à moins de les passer par-dessus mais ils n'iraient pas bien loin ; le sentier court d'abord parmi les arbres encore nus de cette fin d'hiver. Après environ cinq cents mètres, il s'enfonce dans les dunes. Aujourd'hui, le vent est faible. Quand je suis dans un creux, je ne vois ni n'entends la mer. Je sais pourtant qu'elle est là, à quelques mètres, sur ma gauche. Dès que j'arrive sur une butte, j'en ai confirmation. Maintenant, je l'entends. Elle est proche ; les vagues lèchent le bord de la digue. Les nuages jouent à poser sur l'eau un patchwork de couleurs. J'aperçois les blockhaus. L'un flambe sous les rayons du soleil. Un artiste l'a habillé de miroirs. Un peu plus loin, d'autres blockhaus. La plupart sont tagués. Embellir serait ici le maître-mot. A droite, l'usine des Dunes exceptionnellement silencieuse, habituellement secouée de vacarmes métalliques. Après une succession de dénivelés, j'arrive à proximité d'un grand bâtiment en briques rouges. C'était, il y a longtemps un sanatorium, transformé maintenant en centre de rééducation. Des rajouts en béton grisâtre et des parkings truffés d'ambulances gâchent un peu le paysage. C'est de ce parking qu'il surgit. L'homme, grand, mince en hèle un autre. De là où je suis, je peux l'observer facilement. Mon regard accroche immédiatement ses mains. Elles accompagnent chaque phrase de gestes amples mais précis ; de larges paumes, presque carrées. Des doigts aux jointures anguleuses. Des mains qui démontrent, expliquent, s'ouvrent, battent l'air comme d'infatigables papillons. Des mains agiles dont je ne peux plus me détacher. Je les reconnais. Ce sont elles. Elles me frôlent, elles effleurent les miennes, me tournent autour. Je les arrête, les retiens, les parcours de mes doigts. Je les explore, point par point. Je les palpe du poignet jusqu'à l'extrémité des phalanges. Je les presse, les pétris. Elles sont chaudes, pleines mais apeurées, indécises ; Je dois les amadouer, les guider pour qu'elles osent se poser sur moi, me serrer, devenir caresses. Mon cœur galope. Ma peau s'empourpre bien que j'aie la chair de poule ; Je tremble de tous mes membres. Je retiens l'élan de courir vers lui. Il pivote légèrement. Ce n'est pas lui ; seulement ses mains.

Signature : Annie FANTINO LUYSSSEN

16 - Le chemin le plus court

Rien n'allait comme je voulais ce matin-là lorsque je pénétrais dans l'enceinte du cimetière de Cusset. Généralement, la traversée de ce lieu de repos qui représentait un gain de temps et de distance non négligeable pour me rendre au bureau me procurait un profond sentiment de relâchement et de quiétude intérieure. Mais aujourd'hui, il n'en était rien. Mal dormi, mal réveillé, mauvais transit, j'ignorais à quoi je devais cet obscur malaise et le comble était bien que de ne pas en saisir la source me rendait plus sombre encore. Rien ne me convenait, tout me pesait, à commencer par ce petit oiseau rondelet qui gazouillait sa joie à rouge gorge déployée juché sur une plaque mortuaire à quelques mètres devant moi. Agacé, j'accélérai le pas, bien résolu à le mettre en fuite et le faire cesser ainsi de me piailler effrontément son bonheur à la face. Nullement effarouché, l'oiselet s'était tu, certes, mais n'avait pas bougé pour autant. Il était demeuré là, sur sa tombe de prédilection, à me fixer de son petit œil sombre tout en dodelinant de la tête, mi-craintif, mi-curieux, ainsi que le font souvent nombre d'emplumés de son espèce. Et puis, au bout de quelques instants, à l'évidence satisfait de l'attention que je lui portais, il s'était incliné vers l'avant pour venir tapoter de son bec fin et court la plaque sur laquelle il était perché comme si clairement il m'incitait à prendre connaissance de ce qui y était écrit.

Une simple et courte épitaphe, un rappel, comme un rendez-vous, qui annonçait,

"A tout de suite".

Tout allait au mieux ce matin-là lorsque je quittais l'enceinte du cimetière de Cusset. Comme chaque jour, la traversée de ce lieu de repos qui représentait un gain de temps et de ...

Signature : Frédéric TAIAR

17 - Le Rêveur de Faustine MATHEVET

Ce texte faisait 13 000 caractères, beaucoup trop long, nous n'avons pas pu le prendre en considération.

18 - L'ange gardien

Dans la solitude de ses jeux, la petite fille imagine un autre monde. Comme tous les enfants. Elle trouve sa vie trop lisse, trop banale. Fini le règne des poupées, des cavalcades de cow-boys, d'indiens, des princesses et autres jeux. Un jour, une idée s'impose à elle : Et si la cour du pavillon de sa famille devenait une scène de théâtre ? Elle en serait le personnage principal, le chien un adjuvant. En un instant, le décor est planté. L'œil d'une caméra est braqué sur eux. Ce regard extérieur n'a rien de mystique. Il ne juge pas, il s'intéresse à elle, à sa vie. De la bienveillance en émane. Il lui semble que cette présence lui évite au pire les catastrophes au mieux les désagréments. Plus même: il exalte son besoin d'aventures extraordinaires, d'évasion, de destin hors du commun. Pourtant, sa vie n'est ni plus ni moins difficile que celle des autres, elle y est même assez semblable. Mais le film, la pièce de théâtre viendra y mettre du sel, la différencier justement. D'un seul coup, elle sait pourquoi elle désherbe le jardin, arrose les fleurs ou joue avec le chien. Comme si les moindres gestes de sa réalité quotidienne devenaient sujet artistique. Forme tout à fait classique de construction mentale d'un enfant direz-vous mais elle, dans ces instants-là, ni complètement authentique, ni vraiment en représentation construit patiemment son identité. Bien plus tard l'adolescente qu'elle est devenue vivra sa passion de théâtre et de cinéma pendant de longues années, éperdument. Elle prolongera ses rêves de petite fille avec cet œil rivé sur elle, elle aura foi en la bienveillance de son enfance. En fait, elle s'y brûlera les ailes, perdra sa naïveté, et finira par renoncer à ses desseins artistiques. La vraie vie l'avait rattrapée. Cependant, elle n'a jamais oublié la magie des instants qu'elle avait réussi à créer, seule, dans la cour de la maison parentale à ces heures que l'on dit perdues. Ce regard posé sur elle : le gardien de ses rêves, ange de sa réalité.

Signature : Dominique ORLIAC

On est arrivés à l'aube, une valise pleine de bodies en taille naissance et de chaussons tricotés par les mamies, un peu inquiets mais heureux. Après 4 ans, on allait enfin avoir un bébé, c'était le plus beau jour de notre vie ! Lucia s'en sortait comme une cheffe. Je lui tenais la main, je lui racontais des blagues pour lui faire oublier la douleur. Je mangeais les snacks tout seul, elle n'avait pas le droit à cause de la péridurale. Jusqu'à ce qu'on bascule dans une mauvaise série, le monitoring qui s'emballe, les médecins qui se précipitent et une sage-femme qui me pousse fermement en salle d'attente. Je regarde sans le voir mon café qui refroidit dans ma main. La salle d'attente est moche : peinture verdâtre qui s'écaille, sièges en plastique inconfortables, visages défaits ou anxieux partout. Enfin, le gynécologue revient et me guide jusqu'au bloc opératoire. Je comprends quelques bribes : "complications, artère fémorale, hémorragie". Ils n'ont pu sauver ni la mère ni le bébé. Sur la table, ma lumineuse Lucia qui ne se réveillera plus, ses yeux noisette fermés et ses boucles folles immobiles. Et notre minuscule bébé dans ses bras, protection dérisoire. J'observe ses petites mains, ses longs cils, sa bouche entrouverte. C'est un cauchemar ! Je vais me réveiller, je serrerais Lucia dans mes bras, je dirai « quel mauvais rêve » et on sera à nouveau heureux. Je pleure et je crie, si fort qu'en effet ça me réveille. Quel horrible rêve ! Et d'autant plus étrange que je suis célibataire et ne connais pas de Lucia. Elle paraissait si réelle pourtant, on avait des tas de souvenirs, une maison et presque un bébé. La sonnerie de mon téléphone me ramène à la réalité. Je m'ébroue pour chasser ce rêve et son aura de tristesse. Je reviens à des préoccupations plus terre à terre : je déjeune avec mon frère, et je suis en retard. La serveuse nous tend les menus : - Bonjour, je suis Lucia, et je serai votre serveuse ce midi. Je lève les yeux sur son regard noisette et ses cheveux bouclés et je suis soudain pris de vertige.

Signature : Blandine DUMONT

20 - L'agent 600 contre le docteur Mini

On m'appelle l'agent 600 mais mon vrai prénom est Mac.
Dring ! Dring ! Dring !

- Bonjour. Le docteur Mini s'est échappé avec un jet. Il a mis le cap à New-York. Il faut que le détective 600 prenne un jet, dit mon capitaine.
- OK, je pars tout de suite. On sera sur place dans 5 heures.

Le capitaine et moi montons dans le jet. On vient de dépasser l'Angleterre. On voit à présent sur l'écran radar le jet du docteur Mini. Il est dans la banlieue de New-York.

- Mets le moteur à 100 km/h pour qu'on puisse le rattraper ! Il est juste devant nous, m'ordonne mon capitaine.
- On dirait que son jet descend en altitude. Il est juste au-dessus de la tête de la Statue de la Liberté. Il veut la faire rétrécir avec son arme secrète, je réponds.
- Lançons les miroirs ! Ca va le réduire lui plutôt que la Statue de la Liberté.
- Mince ! Il a esquivé !

10 minutes plus tard...

- On l'a perdu de vue ! Je constate.
- Vite ! Vite ! Vite ! Rattrapons-le ! Le temps est compté ! s'écrie mon capitaine.
- Il a quitté les Etats-Unis... Il est au-dessus du sol français. Il est presque arrivé à Paris.
- Certes ! Mais on est aussi presque arrivé à côté de lui. Il est à cent mètres de nous.
- Il pointe son arme sur nous, il veut nous rapetisser !

D'un coup, je me réveille... je ne suis plus l'agent 600, mais Mac tout simplement. Heureusement, ça n'était qu'un rêve...

Signature : Louka MILLOT (7 ans - pris en dictée par sa maman !)